

Double Vue

Irina Vassileva

Double Vue

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08298-1

Avant-propos

Ce livre est une fiction. Les propos prêtés aux personnages, les personnages eux-mêmes et les lieux où ils sont décrits sont en partie réels, en partie imaginaires. Les faits évoqués ne sauraient correspondre à des événements existants ou ayant existé, aux lieux cités ou ailleurs, ni témoigner d'une réalité ou d'un jugement sur ces faits ou ces lieux.

Chapitre I

Je suis né tout au Nord, là où l'Europe touche à sa fin en se fondant dans le froid éternel du Pôle. Là où la nuit dure presque six mois, avant de céder la place à un soleil qui ne se couche plus, pendant cent quatre-vingts jours. Là où l'aurore boréale déploie ses voiles colorés tel un dragon vert. Elle répand ses ailes et danse dans le ciel nocturne, de sorte qu'une espèce de jour remplace les ténèbres. Là où des montagnes marquées par de hauts plateaux et séparées par des vallées fertiles abritent de petites plaines dispersées. Là où la côte est profondément découpée et offre de splendides vues sur l'étendue bleue parsemée de dizaines de milliers d'îles.

Dans ces contrées d'une beauté époustouflante, les villages se font rares. Les familles qui s'y installent dans des maisons isolées construites à la hâte et améliorées avec le temps, viennent de très, très loin. A la recherche de quoi ?

Les habitants créent un langage secret qui leur est propre et qui n'existe nulle part ailleurs. Celui-ci ne sert qu'à la communication entre membres d'un seul et même hameau. Car dans le hameau voisin, éloigné à des kilomètres, on parle forcément un

dialecte différent. C'est comme cela que des légendes et des traditions locales naissent et se transmettent, de génération en génération. Si un échange doit avoir lieu entre communautés, on commence alors par apprendre la langue de l'autre, car les gestes sont importants, mais ils ne sont pas suffisants.

Les habitants de ces contrées peuvent paraître sauvages, au premier abord, mais ils se révèlent chaleureux quand on s'intéresse à eux. Ils ont une certaine curiosité d'esprit. Ils maîtrisent plusieurs langues et côtoient différentes cultures, même si les contacts entre eux ne sont pas fréquents. Chacun apprend à vivre et à survivre dans ces conditions, en comptant d'abord sur soi-même, mais tout en restant à l'écoute de ce qui pourrait venir de l'extérieur. Car le monde est grand et qu'il est plein de surprises.

Je suis donc né dans une de ces maisons isolées, qui avait été construite à la hâte et améliorée avec le temps par mes parents, venus de très loin. J'y grandis, libre, comme le reste de ma fratrie. La proximité des éléments nous submergeait et nous apprenait à observer, à contempler et à nous débrouiller.

J'étais le cadet de la bande et je m'efforçais à tout prix de suivre les autres, dans les jeux et dans les autres activités, mais j'avais parfois du mal. Ce n'était ni ma petite taille, ni mon jeune âge qui posaient problème. J'étais assez rapide et fort physiquement. J'avais l'esprit vif, je savais écouter et je comprenais vite, mais il y avait quelque chose qui me gênait, depuis tout petit. Je faisais parfois l'objet de quelques rires

étouffés ou de petites moqueries de la part des autres enfants de la famille. Je ne comprenais pas leur attitude un peu blessante qui indisposait même nos parents. Ils nous aimaient profondément et voulaient nous apprendre à être tolérants les uns envers les autres.

Je ne me voyais pas de côté, mais je sentais que j'étais différent. Je le percevais dans le comportement de mon entourage. D'ailleurs je sentais que ma perception du monde n'était pas la même que celle de mes frères et sœurs. Par exemple, lors de nos sorties d'observation dans les fjords ou lorsque les lumières du nord apparaissaient dans le ciel, je n'arrivais pas à voir distinctement ce que les autres décrivaient dans le moindre détail. Je me rendais compte que je n'étais pas comme tout le monde et mon impossibilité de partager la même expérience me rendait triste. Je préférais, parfois, rester seul, à l'écart des autres, plutôt que de ressentir cette frustration générée par une limitation que je portais apparemment en moi.

En grandissant, je compris que j'avais un défaut physique bien réel. Depuis ma plus tendre enfance, j'avais un œil qui louchait. Lorsque j'essayais de fixer une image, quel qu'ait été mon effort pour y arriver, je finissais toujours par voir deux images différentes qui étaient envoyées par mon cerveau. C'était très gênant, d'autant plus que mon problème n'avait pas été diagnostiqué à temps pour être pris en charge suffisamment tôt. J'appris donc à vivre avec, même si ce n'était pas facile. Lorsque j'essayais d'expliquer à

mes frères et sœurs ce que j'étais en train de percevoir, ils trouvaient mes annonces tellement bizarres qu'ils finissaient par me donner des noms. Celui qui resta pour toujours était « double vue ». Nos parents leur imposèrent des corrections sévères pour punir cette effronterie, mais rien n'y faisait. Ils continuaient leurs moqueries et ce surnom m'accompagna, toute ma vie. Il m'était plus douloureux de le porter, quand j'étais petit. Plus tard, lorsque j'avais grandi, je m'y habituai et je le pris même en affection. Je compris que je pouvais transformer mon défaut physique en un véritable atout.

Enfant, pour me protéger lorsque je me joignais au groupe pour une sortie, j'écoutais les bruits et les sons plutôt que de me fatiguer à essayer de distinguer ce que les autres observaient et que moi je n'arrivais pas à voir clairement. Je me concentrais donc sur quelque chose de différent et je développais ainsi mes autres sens : j'écoutais la nature, ses vibrations, son chant, ses rythmes et ses mélodies. A force d'écouter, je commençais à vouloir reproduire des sons avec mon corps, en exerçant par exemple ma voix ou en sifflotant. Je prenais aussi un bâton et je tapais délicatement sur un tronc d'arbre creux qui se trouvait derrière la maison. J'aimais cette activité, car j'avais l'impression de faire retentir des rythmes entraînants que l'écho emportait dans les bois.

Certains jours, lorsque j'étais de bonne humeur, je me mettais à chanter des mélodies simples ou de

siffloter, en imitant les oiseaux. C'étaient des moments de pur bonheur. Je me sentais maître de mon univers. J'y trouvais mon inspiration et j'y exprimais ma créativité. J'avais l'impression que la nature m'écoutait autant que je l'écoutais. Cette communication était magique. Même si autour de moi il n'y avait aucun autre être humain pour partager ma joie, je ne me sentais pas seul.

Dans la maison, presque tous les objets prenaient un sens différent et une nouvelle fonction, lorsque je les touchais : casseroles, assiettes, verres, couverts, meubles en bois et autres lits, placards et tiroirs. J'essayais de les faire sonner et certains répondaient merveilleusement bien à mes appels des doigts. C'était un jeu formidable. Sans le savoir, j'avais créé mon propre orchestre insolite d'objets domestiques. C'était mon monde à moi. Il obéissait parfaitement à l'ordre que je voulais instaurer, ordre qui pouvait changer, à tout moment, en fonction de mon humeur et de mon imagination. Avec le temps, mon toucher semblait s'affiner. Les autres membres de la famille commençaient à apprécier les sons et les rythmes que je produisais.

Mes parents étaient particulièrement attentifs à mon égard. Je sentais leur bienveillance. Même s'ils n'étaient pas musiciens, ils encourageaient mes efforts en étant patients et observateurs. Ils se déplaçaient, parfois, dans les environs pour faire des courses ou pour d'autres raisons que seuls les adultes comprenaient.

Chapitre II

Un jour, je trouvai sur ma table de chevet un petit paquet soigneusement enveloppé dans un joli papier attaché avec un ruban en tissu. Sans doute une bonne surprise ! Je venais tout juste d'avoir six ans. Je m'assis au bord du lit et je pris craintivement le paquet dans mes mains, en écarquillant les yeux autant que faire se peut pour mieux voir ce qui se cachait dedans. Je commençai à défaire d'abord le ruban, lentement ; cette bande de tissu doux était très agréable à toucher. Ensuite, vint le tour du joli papier bleu. Je le retirai assez vite pour arriver à une petite boîte en bois. Je la posai sur ma table et je la fixai en essayant de deviner ce qu'il y avait à l'intérieur. La boîte n'était ni lourde, ni extrêmement légère. Impossible de savoir ce qu'elle pouvait contenir. Je n'en avais jamais vue de pareille. Pris d'un accès de curiosité – jusqu'alors réprimé avec difficulté – je saisis brusquement la boîte et j'ouvris son couvercle d'un coup. À l'intérieur, je vis un objet inconnu, métallique et rectangulaire, d'environ dix centimètres de long, étroit et pas très épais, mais qui semblait avoir des trous entre les deux parois qui le recouvraient de part et d'autre. Je le pris avec mes